

TRACES DE MÉMOIRE

n° 19

Mars
2016

BELGIQUE - BELGIË
PP
BRUXELLES X
1/9464

PÉDAGOGIE ET TRANSMISSION

**CENTRE D'ÉTUDES ET DE DOCUMENTATION
MÉMOIRE D'AUSCHWITZ ASBL**

| TRIMESTRIEL N° 19 | JANVIER - FÉVRIER - MARS 2016
| BUREAU DE DÉPÔT : BRUXELLES X | N° AGRÉGATION P 801056



SOMMAIRE

ACTUALITÉ

Rescue the Perishing.
Eleanor Rathbone a défendu
la cause des fugitifs du fascisme
de 1933 à sa mort en 1946.
p. 2

AUSCHWITZ

Un aperçu d'Auschwitz
en chiffres
p. 4

APPROFONDISSEMENT

La révolte comme ultime
possibilité de survie
p. 6

SAVIEZ-VOUS...?

Qu'un ordre ne pouvait
pas être refusé ?
(Dixit Rudolf Höß)
p. 10

RÉFLEXION

Donnez-moi vos enfants !
p. 11

INTERROGATION

À quel point sommes-nous
libres ?
p. 12

VARIA

p. 15

Éditeur responsable
Henri Goldberg
ASBL Mémoire d'Auschwitz
65, rue des Tanneurs - 1000 Bruxelles



© DR



Eleanor Rathbone à Trafalgar Square, Londres, le 18 septembre 1938
Elle parle à des milliers de participants d'un mouvement pacifique pour assurer
le respect du droit international pendant la crise tchécoslovaque

— À partir de 1938, Eleanor Rathbone continue sans relâche sa campagne en faveur du sauvetage des réfugiés juifs et exige une réponse de la part du gouvernement britannique. Nous commémorons le 70^e anniversaire de sa mort.

→ Lire p. 2

Rescue the Perishing.

Eleanor Rathbone a défendu la cause des fugitifs du fascisme de 1933 à sa mort en 1946.

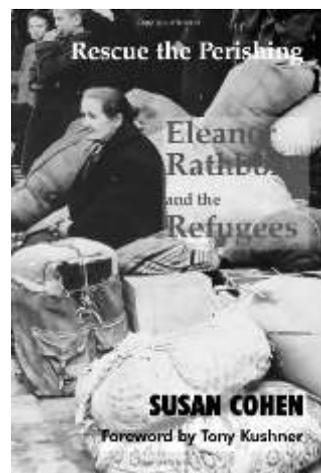
En 2016, nous commémorerons le 70^e anniversaire de la mort d'Eleanor Florence Rathbone, la députée britannique et militante humanitaire qui a consacré l'essentiel de sa carrière politique à sauver les réfugiés Juifs dans et hors de l'Europe nazie et à se préoccuper de leur bien-être.

Née en 1872, Eleanor Rathbone – dont le père William Rathbone VI était un commerçant prospère de Liverpool, un philanthrope et un homme politique – est élevée dans une famille où la responsabilité sociale et le devoir moral font partie de la vie quotidienne. C'est une femme instruite, elle est entrée au Somerville College d'Oxford en 1893, où elle a étudié les langues et lettres anciennes, ainsi que la philosophie. Elle y fait ses débuts de féministe et de suffragette. En 1896, elle retourne à Liverpool et décide de suivre l'exemple de son père, à savoir consacrer sa vie au service public et à la réforme de la sécurité sociale. Elle œuvre pour un grand nombre de causes, notamment le système de travail occasionnel sur les docks à

Liverpool, la situation financière désastreuse des veuves et des femmes de soldats, les subventions locatives et l'égalité des femmes. Elle mène également une longue campagne pour que les allocations familiales soient directement payées aux mères. En 1909, elle est la première femme à être nommée au Conseil municipal de Liverpool et devient la femme politique la plus influente de la ville, se battant pour de meilleurs logements, salaires et droits des femmes, ainsi que pour une meilleure éducation. En 1929, elle est élue au Parlement en tant que députée indépen-

dante du *Combined English Universities* et utilise sa nouvelle place pour faire campagne contre le mariage des enfants, l'inégalité du droit de vote pour les femmes en Inde et en Palestine, l'excision au Kenya et les enjeux humanitaires durant la Guerre civile d'Espagne. Cependant, c'est l'accession d'Hitler au pouvoir en 1933 qui va changer le cours de son travail et de sa vie. Le 13 avril 1933, lorsqu'elle dénonce le régime nazi à la Chambre des Communes, elle met en garde contre le danger qui menace « la paix et la liberté du monde » et quiconque dont la race, la reli-

Susan COHEN. *Rescue The Perishing. Eleanor Rathbone And The Refugees.*
London, Vallentine Mitchell & Amp, 2010



© DR



© Kenneth Norfon Collins

Portrait d'Eleanor Rathbone, 1933



gion ou les convictions politiques ne sont pas conformes à celles des nazis. Ce faisant, elle s'investit dans les affaires étrangères et s'oppose avec véhémence à Chamberlain et sa politique d'apaisement. À la suite des accords de Munich et de l'occupation de la région des Sudètes par les nazis, elle lutte pour sauver les réfugiés Tchèques menacés, faisant appel au *Parliamentary Committee on Refugees*, comité parlementaire, bénévole et multipartite créé à la fin de 1938. Soutenue par près de 200 membres tous partis confondus, elle introduit des questions parlementaires, mène des délégations, exhorte le gouvernement à délivrer plus de visas et accorder le prêt promis aux Tchèques. Dès le début de la guerre en 1939, elle devient l'avocate des réfugiés, considérés alors comme des « ennemis étrangers » en Grande-Bretagne,

combattant les irrégularités, les lois, les réglementations et les restrictions du système judiciaire. Ses efforts pour qu'ils soient traités de manière juste et humaine prennent de l'ampleur après que le système d'internement massif est mis en place en mai 1940 et que 27 600 réfugiés, des Juifs allemands et autrichiens pour la plupart, sont mis « sous protection ». Elle pose inlassablement des questions à la Chambre, plus de 80 rien que sur l'internement, rassemble des partisans, harcèle ses collègues députés et rédige des mémorandums, des rapports et des lettres à la presse. Dans un même temps, elle organise et conduit des missions et d'autres choses encore. Elle est en grande partie à l'origine du débat majeur sur les réfugiés qui se déroule à la Chambre des Communes le 10 juillet 1940. Par la suite, ses visites dans les camps d'inter-

nement remontent le moral des réfugiés et jouent un rôle dans la fermeture des pires camps et l'amélioration des conditions de vie dans les autres. Elle est impliquée dans de nombreux autres comités de réfugiés et, à la fin de 1943, elle met sur pied une nouvelle organisation, le *National Committee for Rescue from Nazi Terror*, qui est un moyen d'informer le public britannique de la Shoah. Elle publie également des plans pour des opérations de sauvetage à petite échelle qui l'amènent, une fois encore, à entrer en conflit avec les responsables du gouvernement.

Eleanor meurt soudainement le 2 janvier 1946, épuisée par ses campagnes pour les réfugiés. Jusqu'à la fin, elle s'est battue pour un traitement humain des réfugiés, maintenant nommés « personnes déplacées », pour une patrie en Palestine pour les Juifs et pour la campagne de Victor Gollancz, *Save Europe Now*. Comme Gollancz l'a écrit à son propos dans sa nécrologie dans *AJR Information* en février 1946, « celui qui n'a pas eu le privilège de travailler au quotidien avec Eleanor Rathbone ne peut avoir la moindre idée de ce qu'elle a fait pour les réfugiés en général, et pour les réfugiés juifs en particulier. »

© Susan Cohen 2016
Traduction: Baudouin Massart

Un aperçu d'Auschwitz en chiffres

Combien de personnes sont mortes à Auschwitz ?

LA TOTALITÉ

Des 1 300 000 personnes qui ont été déportées à Auschwitz, environ 1,1 million de personnes y ont laissé la vie. Attention : une distinction doit être faite entre mourir dans le camp de concentration, d'une part, et être assassiné immédiatement dans le centre de mise à mort, d'autre part.

ENREGISTRÉS DÈS L'ARRIVÉE

Des 1,3 million de personnes qui ont été déportées à Auschwitz-Birkenau, environ 900 000 ont été assassinées immédiatement et 400 000 ont été enregistrées en tant que détenus dans le camp de concentration.

De manière générale, une survie est « possible » face aux cruautés, comme la famine, l'esclavagisme, les maladies etc, dans un camp de concentration. Le passage dans le centre de mise à mort d'Auschwitz-Birkenau, situé à sept endroits : les 2 *Bunkers* et les 5 *Krematoria*, bâtiments fournaillés équipés de chambres à gaz et crématoires, mène à l'impossibilité de survivre.

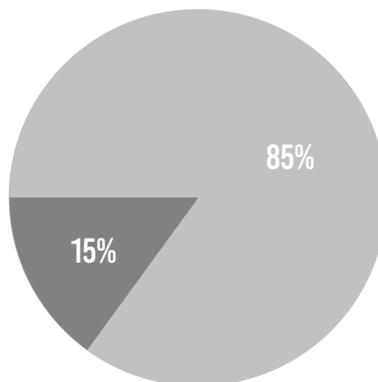
Des sélections sont effectuées à l'arrivée des convois ; Trois possibilités se présentent pour les déportés : être repris dans le système concentrationnaire, être immédiatement transféré vers un autre camp ou être amené aux chambres à gaz.

LA MORTALITÉ DANS LE CAMP DE CONCENTRATION

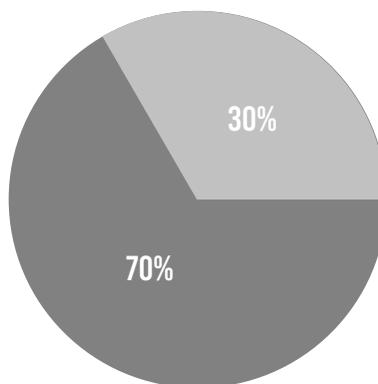
Sur l'ensemble des détenus enregistrés, environ 400 000 personnes, à peu près 202 000 personnes sont morts.

Autrement dit, la moitié n'est pas morte dans le complexe de camps de concentration d'Auschwitz.

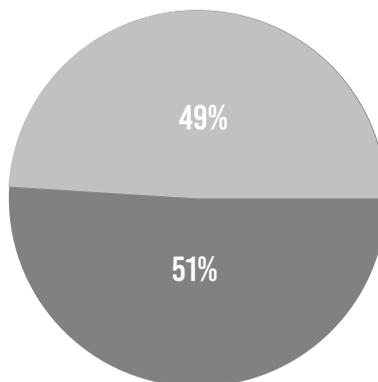
Des décès au sein du camp de concentration sont dus principalement à la famine, suite au travail forcé et à la sous-nutrition. Les détenus décèdent d'une mort « naturelle », mais parfois



**15% ONT SURVÉCUS
85% SONT DÉCÉDÉS**



**30% CAMP DE CONCENTRATION
70% CENTRE DE MISE À MORT**



**49% ONT SURVÉCUS
51% SONT DÉCÉDÉS**



Ruines du Krematorium V à Auschwitz II-Birkenau ↓

© Md' A/Georges Boschloos



ce processus est accéléré dans le camp-même. Des personnes « usées » (les « *Muselmänner* ») sont assassinées de plusieurs manières, entre autre par gazage.

NOMBRE DE DÉCÈS À AUSCHWITZ-BIRKENAU

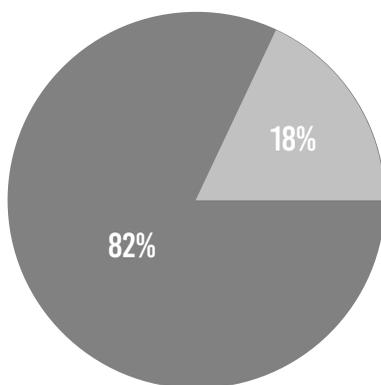
Des 1,1 million de personnes qui sont décédées dans les complexes d'Auschwitz-Birkenau (le camp de concentration et le centre de mise à mort), environ 900 000 ont été tuées dans le centre de mise à mort. Ce graphique démontre parfaitement que dans le « cas d'Auschwitz-Birkenau » nous avons à faire à un « chevauchement » de deux systèmes ; le complexe du camp de concentration d'Auschwitz (avec tous ses camps satellites) correspond à l'aspect économique. Le centre de mise à mort, sorte d'annexe, à Birkenau fonctionne dans le cadre du génocide idéologique.

ASSASSINÉS IMMÉDIATEMENT DÈS L'ARRIVÉE

Des 900 000 personnes qui ont été assassinées immédiatement dans le centre de mise à mort d'Auschwitz-Birkenau dès leur arrivée, la grande majorité étaient des Juifs. Cette représentation graphique démontre que la « race juive » (en concordance avec les lois de Nuremberg de 1935) a été assassinée dès l'arrivée et que le centre de mise à mort – tout comme les autres centres d'extermination – mérite une clarification et une distinction concernant le système concentrationnaire et le système d'extermination nazi ! À l'exception de ce graphique, aucune trace d'eux ne subsiste. Ils n'ont pas été repris dans le camp de concentration. Faute de se voir octroyer une nouvelle identité, ils ont été effacés dès leur arrivée ! ■

Johan Puttemans
ASBL Mémoire d'Auschwitz

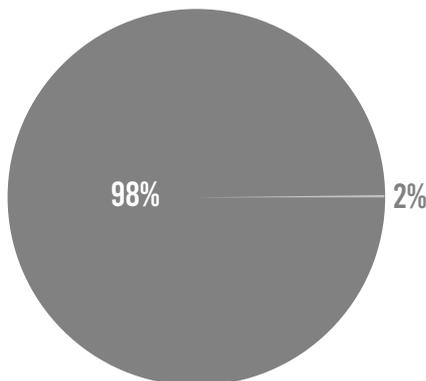
82% ASSASSINÉS IMMÉDIATEMENT
18% MORTS APRÈS UNE PÉRIODE
DANS LE CAMP



Assassinés immédiatement dès l'arrivée	
Juifs	Environ 865 000
Polonais	Environ 10 000
Tsiganes	Environ 2 000
Prisonniers de guerre Sov.	Environ 3 000
TOTAL	Environ 880 000

Source: F. Piper

>98% JUIFS
<2% AUTRES



La révolte comme ultime possibilité de survie

La résistance à une mort certaine dans le centre d'extermination de Treblinka

L'invasion de la Deuxième République de Pologne par les troupes de l'Allemagne nazie, le 1^{er} septembre 1939, marque le déclenchement de la Seconde Guerre mondiale. Mais le régime dictatorial d'Adolf Hitler n'est pas le seul à nourrir des projets de conquête : le 17 septembre, le flanc est de la Pologne de l'entre-deux-guerres est attaqué par le dictateur soviétique Joseph Staline, le tout nouvel allié de l'Allemagne nazie¹. Après la victoire éclair, la Pologne occupée est partagée en trois, en octobre 1939. L'URSS s'empare de la partie orientale, tandis que la partie occidentale est annexée au Troisième Reich d'Hitler, qui veut recréer la « Grande Allemagne » du 19^e siècle. Le reste, la partie centrale de l'ancienne Pologne, devient un État tampon, sous contrôle de l'Allemagne nazie. Il convient toutefois de faire remarquer que le *Gouvernement général* compte un nombre très élevé d'habitants juifs, ce qui entraîne un paradoxe pour le régime nazi : en étendant son territoire afin de créer davantage « d'espace vital » pour le peuple allemand, il augmente aussi sensiblement le nombre de ses ressortissants juifs « indésirables ».

Les premières mesures antisémites ne tardent pas à être proclamées.

Des conseils juifs spéciaux sont mis en place en vue de pouvoir localiser la population juive, mais aussi de pouvoir la réinstaller dans les grandes villes. Les ghettos² constituent dès ce moment-là une solution satisfaisante pour les nazis.

À 80 kilomètres au nord-est de Varsovie, non loin du nœud ferroviaire de Małkinia, se trouve une gravière qui va constituer une importante source d'approvisionnement pour l'occupant nazi, surtout d'un point de vue militaire. Le gravier, qui entre dans la fabrication du béton, devait être extrait pour les besoins de l'armée allemande qui préparait l'*Opération Otto*, la préparation de l'attaque contre son allié mais aussi son plus grand ennemi : l'Union soviétique. En 1941, avant même l'*Opération Barbarossa*³, l'occupant allemand s'empare de la gravière et y établit un *Arbeitslager*, autrement dit un camp de travail forcé. Comme il se trouve sur le territoire du village de Treblinka, ce camp prendra le nom de « *Treblinka (I)* ». Bien que cette région ait été associée plus tard aux centres d'extermination des nazis, il ne faut pas en déduire que le camp de travail ait été transformé en un lieu d'extermination massive : les deux endroits resteront distincts à tous points de vue.

À la fin de l'été ou au début de l'automne 1941, Hitler décide

d'éliminer tous les Juifs d'Europe. Bientôt, les premières mesures choquantes sont prises pour mettre cette décision à exécution. Début décembre 1941 est déclenchée l'extermination massive des Juifs, qui (sur)vivent généralement dans des ghettos. Celui de Litzmannstadt⁴ alimentera le premier centre d'extermination⁵.

(1) Le 23 août 1939, les ministres de l'Intérieur Molotov (pour l'URSS) et von Ribbentrop (pour l'Allemagne nazie) signèrent un pacte de non-agression.

(2) Les ghettos sont des quartiers, isolés ou non du monde extérieur, où il règne une mortalité élevée à cause de la surpopulation, de la pauvreté, de la famine et des maladies. Le premier ghetto a vu le jour à Piotrków Trybunalski, peu après la conquête de la Pologne. Mais c'est Varsovie, la capitale de l'ancienne Deuxième République de Pologne, qui va devenir le plus grand ghetto, allant jusqu'à compter plus de 400 000 Juifs sur un territoire qui ne représente que 2,4% de celui de la ville.

(3) 'Opération Barbarossa' était le nom de code pour désigner l'invasion de l'URSS. Le 22 juin 1941, Hitler rompt son pacte avec Staline. Les troupes militaires sont immédiatement suivies des *Einsatzgruppen*, ces escadrons de la mort qui avaient pour mission d'abattre la population juive locale.

(4) Litzmannstadt est le nom germanisé de la ville polonaise de Łódź. Cette ville industrielle est annexée en 1939 au Troisième Reich et fait ainsi partie de la nouvelle province (*Gau*) de *Wartheland*.

(5) Le centre d'extermination de Kulmhof est situé dans l'ancien village polonais de Chełmno-nad-Nerem. Les Juifs venant du ghetto de Litzmannstadt y sont assassinés au monoxyde de carbone, dans des camions spécialement aménagés, avant d'être enterrés non loin de là, du moins durant la première phase, dans des fosses communes dans le bois de Rżuchów.



© USHMM

Photo de groupe de participants à la révolte de Treblinka ↑

Lors de la Conférence de Wannsee⁶, le 20 janvier 1942, le secrétaire d'État en charge des territoires polonais occupés, le juriste dr. Bühler, exprime le souhait que le *Gouvernement général* soit la première zone à être débarrassée de ses Juifs⁷.

L'*Aktion Reinhardt*⁸ devient une réalité macabre le 17 mars 1942, date à laquelle des déportés juifs sont assassinés dès leur arrivée dans le premier centre d'extermination créé dans le cadre de cette opération. Ce centre de mise à mort (Belzec) servira d'ébauche pour le déroulement ultérieur de la Shoah dans le reste de la Pologne. Deux autres lieux, conçus dans un souci « d'efficacité » toujours plus grande, seront construits.

La spécificité de ces centres est d'être implantés dans des lieux stratégiques, où sont établis de nombreux de Juifs. Les ghettos font partie de ces endroits où des Juifs vivent en masse, dans des conditions effroyables. Comme nous l'avons dit, le ghetto de Varsovie contient une énorme concentration de population juive : celle-ci sera estimée à environ 320 000 personnes au moment du déclenchement des déportations massives.

Comme Małkinia se situe entre Varsovie et Białystok et – ce qui est capital – à proximité d'une liaison ferroviaire d'importance majeure, les SS vont passer cette région au peigne fin pour y implanter le troisième (et dernier) centre d'extermination de l'*Aktion Reinhardt*. Ils

se servent pour cela d'un terrain plat, mais très boisé, compris entre le nœud ferroviaire de Małkinia et le camp de travail de Treblinka, qu'ils baptisent du nom de « *SS-Sonderkommando Treblinka* » (le centre de mise à mort *Treblinka (II)*).

1942 est une année désastreuse pour les Juifs (ou, conformément à la terminologie nazie, pour la « race juive »), comme en atteste le nombre gigantesque de victimes : un télégramme envoyé début 1943 mentionne (après correction) le chiffre de 713 555 personnes pour T(reblinka)⁹.

Entre 800 000 et 900 000 Juifs seront assassinés au centre d'extermination de Treblinka, ce qui signifie qu'environ 80% d'entre eux le seront en 1942 (c'est-à-dire en cinq mois à peine).

Suite à la page 8 →

(6) C'est cette conférence, prévue initialement plus tôt, qui va permettre à l'administration et à la bureaucratie allemande de s'adapter au génocide prévu et décidé par Hitler. Elle est présidée par Reinhard Heydrich, qui dirigera aussi l'élimination des Juifs d'Europe.

(7) <http://www.ghwk.de/ghwk/deut/protokoll.pdf>

(8) *Aktion Reinhardt* est le nom de l'opération d'extermination des Juifs résidant dans le *Gouvernement général* et le *Bezirk Białystok*. Les comptes rendus qui ont filtré de la Conférence de Wannsee révèlent qu'il était prévu de tuer quelque 2 684 000 Juifs originaires de ces deux zones distinctes.

(9) Le 'télégramme Höfle' a été retrouvé en 2000 dans des archives anglaises. Hermann Höfle, responsable des convois de déportation vers les camps d'extermination, mentionne le nombre des victimes dans les quatre camps. <http://www.holocaustresearchproject.org/ar/images/hoe-fle%20tele.jpg>

→ Suite de la page 7

Le *modus operandi* à Treblinka correspond à celui des autres centres d'extermination, notamment en ce qui concerne l'évacuation des chambres à gaz remplies de cadavres. Des hommes jeunes et costauds sont spécialement sélectionnés, dès leur arrivée au centre, pour effectuer cette tâche psychologiquement insupportable. Ces *Arbeitsjuden*, qui sont hébergés sur les lieux, représentent un énorme danger potentiel pour les nazis parce qu'en leur qualité de travailleurs forcés, ils sont en contact direct et permanent avec les atrocités et les crimes commis. Chacun d'eux devient ainsi un *Geheimnisträger* (porteur de secret).

Au début de 1943, le Reichsführer-SS Heinrich Himmler ordonne d'exhumer les cadavres des fosses communes et de les incinérer en plein air. Toutes les traces doivent être effacées pour les générations futures. Ce sont également les *Arbeitsjuden* qui devront se charger de cette tâche sordide.

Plusieurs événements survenus au printemps 1943 vont permettre aux travailleurs forcés juifs de prendre conscience de leur inéluctable et fatal destin.

Le centre est la proie d'une grave épidémie de typhus. Pour les nazis, un travailleur forcé qui est contaminé ne représente pas seulement un élément « économiquement non productif », mais aussi un risque de contagion : contrairement aux nazis, le typhus ne fait pas de distinction entre Juifs et Aryens ! C'est la raison pour laquelle une centaine d'*Arbeitsjuden* sont fusillés dans le *Lazarett*¹⁰. Cette exécution pousse les autres travailleurs juifs à mettre en place



Dans la plaine où se trouvaient les chambres à gaz, se dresse aujourd'hui un cimetière symbolique de 17 000 pierres qui portent toutes un nom de village, de ville ou de pays d'où ont été déportés les Juifs qui ont été assassinés à Treblinka



© ASBL Mémoire d'Auschwitz/Georges Boschloos

une résistance organisée.

En avril 1943, alors que les déportations massives ont pris fin et qu'on n'assiste plus qu'à de petits transports locaux, les *Arbeitsjuden* voient leur (sur)vie gravement menacée. En effet, leur approvisionnement dépend dans une large mesure des denrées qu'ils récupèrent dans les bagages des Juifs déportés et la nourriture dont ils peuvent disposer diminue donc au même rythme que le nombre de convois.

Les derniers cadavres exhumés sont incinérés à l'été 1943. Les travailleurs forcés juifs en déduisent logiquement qu'ils seront bientôt assassinés à leur tour.

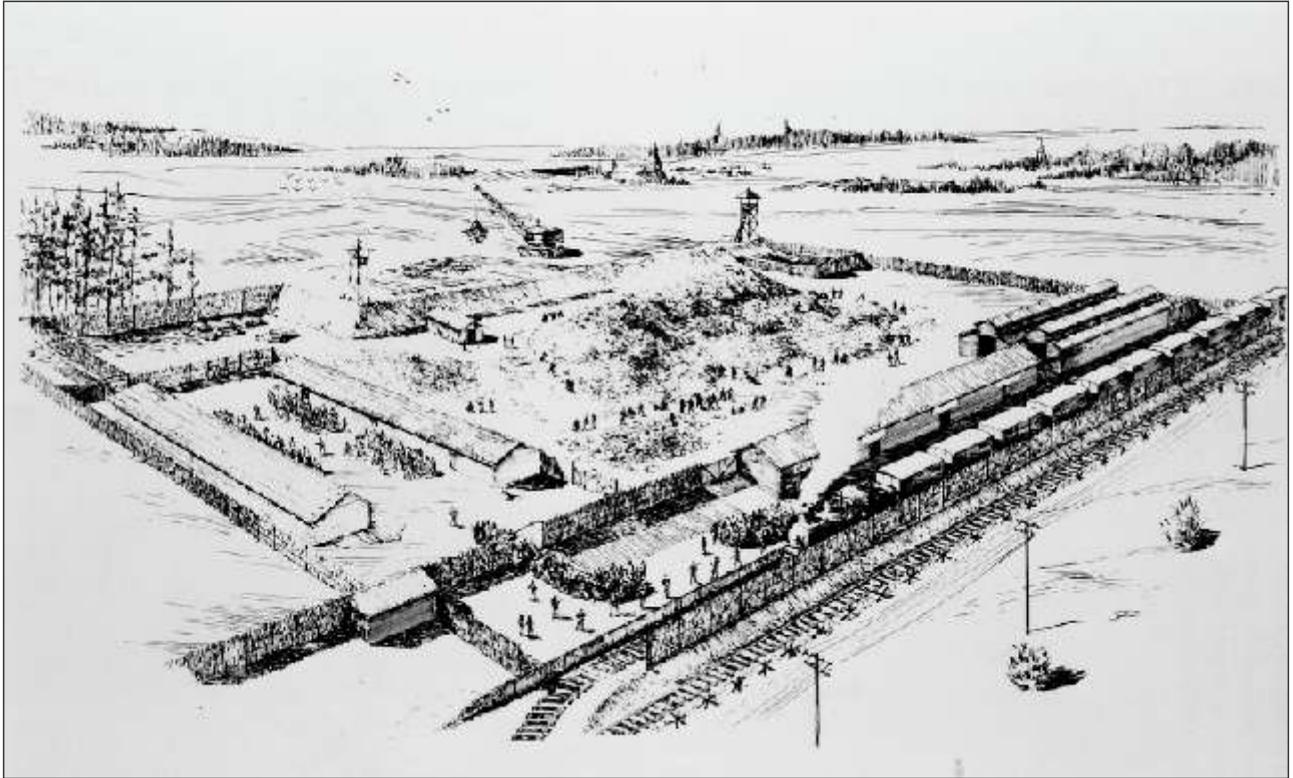
Ceux de Treblinka décident de passer à l'action : une insurrection générale contre les assassins de « leur peuple » est prévue pour le 2 août 1943, à 17 heures.

Ce jour-là, ils doivent prendre les armes contre les nazis en utilisant une clé de contrefaçon qui donne accès au dépôt de munitions. Mais les choses ne vont pas tout à fait se passer comme

prévu. En raison de la chaleur torride qui règne en ce jour d'été, les SS décident d'aller se rafraîchir en se baignant dans une rivière toute proche, la Bug. Ce changement de programme provoque une réaction anticipée de la part des travailleurs juifs, désireux de venger les membres de leur famille. De violents combats les opposent aux nazis.

Sur le millier d'*Arbeitsjuden* de Treblinka, 20% environ réussissent à s'échapper. Mais seuls 57 d'entre eux survivront à la Seconde Guerre mondiale et plus précisément, dans leur cas, au judéocide et à la mort certaine qui les attendait.

(10) Le *Lazarett* est un endroit spécialement aménagé pour abattre d'une balle dans la nuque des personnes qui se déplaçaient difficilement, comme des personnes âgées et des handicapés, ainsi que des orphelins. Il était déguisé en infirmerie (avec un drapeau de la Croix-Rouge) pour endormir la méfiance des victimes.



© www.infocenters.co.il

↑ Samuel Willenberg (décédé le 19 février 2016) a dessiné une vue d'ensemble du centre d'extermination de Treblinka

Le dernier convoi de déportés fut "traité" à Treblinka le 21 août 1943. L'infrastructure (entre autres les chambres à gaz) sera ensuite démantelée et le terrain sera reboisé afin que plus rien ne rappelle la réalisation d'un projet provenant d'une des pages les plus sombres de l'histoire de l'humanité.

S'il ne reste plus aucune trace visible du centre d'extermination, celui-ci a laissé, en un an à peine, une trace indélébile de destruction dans la mémoire humaine ! ■

Johan Puttemans
ASBL Mémoire d'Auschwitz
Traduction : Michel Teller

Historique :

ARAD, Y. *Belzec, Sobibor, Treblinka. The Operation Reinhard Death Camps*. Press, 1987.
Bloomington, Indiana University
WEBB, Ch. & CHOCHOLATY, M. *The Treblinka Death Camp – History, Biographies, Remembrance*. Stuttgart, ibidem-Verlag, 2014

Littérature (témoignages) :

RAJCHMAN, Chil. *Je suis le dernier Juif – Treblinka (1942-1943)* Paris, Éditions des Arènes, 2009
WILLENBERG, Samuel. *Surviving Treblinka*. Oxford, Blackwell's, 1989
GLAZER, Richard. *Trap with a Green Fence: Survival in Treblinka* Chicago, University of Chicago Press, 1995

↘ **EN PRATIQUE**

« Sur les traces de la Shoah en Pologne » est un voyage d'études organisé par la Fondation Auschwitz qui se déroulera du 11 juillet au 18 juillet 2016 inclus.

Ce voyage est construit de manière logique et chronologique : nous commençons par visiter les anciens ghettos, puis on passe par les lieux de rassemblement d'où partaient les convois de déportation pour terminer chaque tour sur les lieux de mise à mort. Ce voyage passe par Chełmno et Majdanek, et par les trois centres de l'Aktion Reinhardt : Belzec, Sobibór et Treblinka.

Renseignements et inscriptions :

johan.puttemans@auschwitz.be

Saviez-vous qu'un ordre ne pouvait pas être refusé ? (Dixit Rudolf Höß)

Après des années de guerre, de violence et de meurtres à grande échelle, le procès de Nuremberg devait rendre la justice. Le procès commença le 20 novembre 1945, six mois après la capitulation inconditionnelle de l'Allemagne nazie et se termina le 1^{er} octobre 1946. C'est le juriste anglais Geoffrey Lawrence qui en eut la présidence. Le lieu choisi fut le palais de justice à Nuremberg, et ce dans un but double qui était aussi pragmatique qu'idéologique. C'est en effet à Nuremberg que les lois raciales de 1935 furent émises et rendre justice en ce lieu précis donna au procès un caractère moral. Vingt-quatre dirigeants politiques et militaires ainsi que sept organisations criminelles (parmi elles, la SS, le SD et la Gestapo) y furent jugés par les Alliés (la France, la Grande-Bretagne, l'URSS et les États-Unis). Les dirigeants qui avaient conduit le régime meurtrier nazi durent se justifier pour leurs actes selon un système juridique moderne. Parmi eux se trouvait Ernst Kaltenbrunner, le chef du *Reichssicherheitshauptamt* (l'office central de la sécurité du Reich qui regroupait les différents services de police). Nommé comme successeur à ce poste en remplacement de Reinhard Heydrich qui fut assassiné en 1942, Kaltenbrunner fut défendu par son avocat, Kurt Kauffmann. Sa stratégie de défense était de minimiser le rôle de son client dans le judéocide, chose qu'il tenta de faire en utilisant un témoignage. Le témoin en question n'était autre que

Rudolf Höß, l'ancien commandant du camp d'Auschwitz (de mai 1940 à novembre 1943 et, à nouveau, de mai 1944 à janvier 1945). Son témoignage devait décharger Kaltenbrunner de sa responsabilité, ce qui n'a toutefois pas permis à ce dernier d'échapper à l'échafaud. Il fut condamné à mort et fut pendu le 16 octobre 1946.

C'est le 15 avril 1946 que Höß fit son témoignage, après avoir expliqué le processus génocidaire à Auschwitz de façon technique, il prononça cette terrible déclaration :

(traduction libre par Johan Puttemans)

- K. Kauffmann : N'avez-vous jamais eu pitié de vos victimes, ne deviez-vous pas penser à votre propre femme et à vos enfants ?

- R. Höß : Oui.

- K. Kauffmann : Comment vous était-il désormais possible de commettre tout ceci ?

- R. Höß : Malgré tous mes doutes, le seul argument décisif demeurait l'ordre strict et les raisons données par le *Reichsführer* Himmler.

Le Dr Gustav M. Gilbert, un alié-niste qui avait un contact privilégié avec les ex-dignitaires nazis, eut l'occasion de poser quelques questions à Höß. Le 9 avril 1946, il eut des échanges avec l'ex-commandant d'Auschwitz dans la cellule de ce dernier :

(traduction libre par Johan Puttemans)

- R. Höß : « Je n'avais rien à dire ; je ne pouvais dire que *Jawohl!* ! En fait, c'était assez rare qu'il [le *Reichsführer*-SS, H. Himmler N.D.L.R.] me demande des explications. Il ordonnait, j'exécutais. » [...]

- R. Höß : « Quand un ordre m'était donné, je ne pensais qu'au fait qu'il allait de soi. »

- Je [Dr Gilbert N.D.L.R.] lui demandais s'il pouvait refuser de suivre ces ordres.

- R. Höß : « Non, par notre formation, la non-exécution d'un ordre ne correspondait pas à notre vision, et ce quel qu'il fût... Je ne pense pas que vous pouvez comprendre notre monde. [...] » ■

Johan Puttemans
ASBL Mémoire d'Auschwitz
Traduction : Frédéric Crahay



© DR

← Rudolf Höß témoigne au procès de Nuremberg

- **DESELAERS**, Manfred. "And Your Conscience Never Haunted You?" – *The Life of Rudolf Höß, Commander of Auschwitz and the question of his responsibility before God and human beings*. Oświęcim, Auschwitz-Birkenau State Museum, 2013.

- **HÖß**, Rudolf. *Commandant of Auschwitz. The Autobiography of Rudolf Höß*. London, Phoenix Press, 1995.

- **GILBERT**, G. M., *Nuremberg Diary*. New York, The New American Library, 1961.

- *Testimony of Rudolf Höß, Commandant of Auschwitz* : <http://law2.umkc.edu/faculty/projects/ftrials/nuremberg/hoestest.html>

INTRODUCTION

Lorsque durant l'été 1942, la population juive du ghetto de Litzmannstadt (Łódź, à situer au centre de la Pologne. Cherchez éventuellement ce lieu sur Internet ou dans un atlas géographique) est liquidée par les nazis, le dirigeant juif du ghetto, Chaïm Rumkowski, s'en mêle. Il demande l'impossible aux habitants :

« Un coup douloureux a frappé le ghetto. Ils nous demandent d'abandonner le meilleur de ce que nous avons – les enfants et les vieillards. Je n'ai pas été digne d'avoir moi-même un enfant, j'ai donc donné les plus belles années de ma vie aux enfants. J'ai vécu et respiré avec les enfants, je n'imaginai pas que je serais forcé de faire ce sacrifice sur cet autel de mes propres mains. Dans mon vieil âge, je dois tendre les mains et supplier : frères et sœurs ! Remettez-les-moi ! Pères et mères : donnez-moi vos enfants ! »

Source : Wikipédia

DEVOIRS

- ✓ Après l'introduction, lisez, silencieusement, le discours de Rumkowski individuellement. (Extension : vous pouvez éventuellement consulter sur Internet le texte ci-dessus dans une autre langue) Lisez ensuite ce texte à haute voix en classe.
- ✓ Formulez vos impressions et émotions concernant ce que vous venez de lire. (Extension : écrivez sur le tableau ou une feuille qui circule en classe vos émotions et réflexions)
- ✓ Réflexions éthiques :
 - ✘ Peut-on sacrifier les enfants et les vieillards pour sa propre survie ? N'oubliez pas que parmi eux peuvent se trouver des membres de sa famille !
 - ✘ Lorsque l'on apprend que les nazis vont assassiner les enfants, on peut être certain qu'on suivra à un moment donné ! Traitez à nouveau la première question.
 - ✘ Qui a le droit de décider qui sera et qui ne sera pas déporté ?

« Donnez-moi vos enfants ! »



© DR

Rumkowski s'adresse à la population du ghetto ↑

Cet rubrique a pour objectif d'offrir aux enseignant(e)s de religion et de morale une réflexion qui peut être utilisée durant un cours. Le sujet, lié aux génocides et aux droits de l'homme, vise à développer le sens civique des jeunes citoyens par une réflexion personnelle et sociale.

Public cible : à partir du 3^e degré (tout type d'enseignement)
Méthode d'enseignement : discussion de groupe
Durée : 1 à 2 périodes

Appel à projets :

Êtes-vous un(e) jeune enseignant(e) débutant(e) ou un(e) enseignant(e) expérimenté(e) ? Donnez-vous un cours philosophique ou voulez-vous partager une réflexion d'ordre moral ? Envoyez-nous votre (ou vos – si vous le faites avec plusieurs enseignants) réflexion(s) et voyez votre sujet publié dans un de nos prochains numéros de *Traces de Mémoire*.

Pour ceux qui aiment le défi : impliquez éventuellement vos élèves !

Envois ou suggestions :

johan.puttemans@auschwitz.be

À quel point sommes-nous libre ?

La chanson « Dona, dona » fut écrite par Sholem Secunda et Aaron Zeitlin. Elle est également connue en Yiddish comme « dos kelbl » – qui est comparable à l'allemand *das Kalb* et son diminutif *das Kälbchen*.

Sholem Secunda (né dans l'Empire russe en 1894 et décédé à New York en 1974) émigra vers les États-Unis avec sa famille, après que la Russie eut connu plusieurs pogroms¹ violents. Son talent musical s'y développa et il devint compositeur. Durant des décennies, il réalisa de nombreuses œuvres musicales, entre autres pour l'opéra.

Aaron Zeitlin (né en Biélorussie en 1898 et mort à New York en 1973) étudia la littérature et fut invité en 1939 à New York où il s'établit.

Ensemble, ils ont écrit et composé la musique de la chanson « Dona, dona » pour la pièce de théâtre *Esterke* en 1940-41.

La pièce *Esterke*² se déroule au temps du roi Casimir III le Grand. Depuis le 15^e siècle, il existe une rumeur – devenue virulemment antisémite au cours du 19^e – qui disait qu'une certaine *Esterke*, une Juive polonaise, serait la maîtresse du roi. L'accusation visait en fait les privilèges des Juifs, qui connurent un apogée sous le règne de Casimir le Grand, monarque favorable aux Juifs.

(1) Le mot russe pour destruction, *pogrom*, signifie une persécution soudaine et violente d'une minorité, plus particulièrement une minorité juive.

(2) Pour en savoir plus sur la légende concernant *Esterke*, consultez le site *Encyclopedia Judaica*.

אויפן פּוֹרל ליגט דאָס קעלבל,
ליגט געבוּדן מיט אַ שטריק.
הויך אין הימל פליט דאָס שוועלבל,
פרייט זיך, דרייט זיך הין און צוריק.

כּאָר:
לאַכט דער ווינט אין קאָרן,
לאַכט און לאַכט און לאַכט.
לאַכט ער אָפּ אַ סאַג אַ גאַנצן
מיט אַ האַלבן נאַכט.
דאַנאַ, דאַנאַ, דאַנאַ...

שרייט דאָס קעלבל, זאָגט דער פּויער:
ווער זשע הייסט דיר זיין אַ קאַלב?
וואָלסט געקענט דאָך זיין אַ פּויער,
וואָלסט געקענט דאָך זיין אַ שוואַלב.

כּאָר

בלינדע קעלבער טוט מען בינדן
און מען שלעפט זיי און מען טענט.
ווער ס'האָט פלייגל, פליט אַררעפּט,
איז ביי קיינעם נישט קיין קנעכט.

כּאָר

Texte original en Yiddisch

Ojfn foerl ligt dos kelbl,
Ligt geboendn met a sjtrik.
Hojch in himl flit dos sjvelbl,
Frejt zich, drejt zich hin oen tsoerik.

Chor:
Lacht der vind in korn,
Lacht un lacht un lacht,
Lacht er op a tog a gantsn
Mit a halber nacht.
Dona, dona dona...

Schrajt dos kelbl, zogt der pojer:
Ver zche hejst dir zajn a kalb?
Volst gekent doch zajn a fojgl,
Volst gekent doch zajn a sjvalb.

Chor

Blinde kelber toet men bindn
Oen men sjept zej oen men sjecht
Ver s'hot figl, flit arojftsoe
Iz baj kejnem nicht kejn knecht.

Chor

Transcription : Johan Puttemans

Sur un marché se trouve le petit veau,
Il est attaché avec une corde.
Là-haut dans le ciel vole la petite hirondelle,
En s'amusant, elle va et vient.

Refrain :
Le vent rit dans le blé,
Il rit, rit et rit encore.
Il rit tout au long du jour,
Et une demi-nuit.
Dona, dona, dona ...

Le veau crie, le fermier dit :
« Pourquoi devais-tu être un veau ?
Tu aurais pu être un oiseau.
Tu aurais pu être une hirondelle. »

Refrain

De pauvres veaux doivent être attachés,
On doit les trainer et les abattre
Celui qui a des ailes s'envole,
N'est jamais l'esclave de personne.

Refrain

Traduction : Johan Puttemans



© Amber Mainil

Le thème du concours annuel de la Fondation Auschwitz pour l'année 2013 était : LA LIBERTÉ EST DE POUVOIR ÊTRE ET DE NE PAS DEVOIR ÊTRE

Amber Mainil du Stedelijk Lyceum Cadix à Anvers était une des gagnantes avec sa photo intitulée *La liberté, comment ça marche ?*



conditions de vie lamentables. C'était l'antichambre de la mort qui les attendait dans les centres d'extermination. L'image qui montre le peuple juif qui se laisse mener sans broncher à l'abattoir provient partiellement de l'historien américain Raul Hilberg (1926-2007). Cet historien, né en Autriche et d'origine juive, est plus connu du grand public pour son œuvre principale qui date de 1961 *The destruction of the European Jews* [« La destruction des Juifs d'Europe »]. Ce travail capital laisse sous-entendre que les Juifs se sont laissés mener à l'abattoir comme des moutons. Ceci ne correspond toutefois pas avec la réalité, car dès le début, la résistance et les révoltes étaient bien présentes. ■

Johan Puttemans

ASBL Mémoire d'Auschwitz

Traduction : Frédéric Crahay

La chanson « *Dona, dona* » fut initialement écrite en Yiddish³ et interprétée ensuite en différentes langues, dont le français et l'anglais. La chanson se compose de trois couplets.

Le premier introduit le questionnaire à venir, on y présente les personnages centraux. La chanson raconte l'histoire d'un veau, qui symbolise la soumission. L'animal incarne ceux qui ne résistent pas, ceux qui se laissent sacrifier, bref : le symbole de l'animal à abattre. À l'opposé se trouve l'hirondelle et plus communément l'oiseau, symbole de liberté, qui tel le vent qui peut se mouvoir sans encombre au-dessus de la surface de la Terre.

Le deuxième couplet pose la question qui domine la chanson : pourquoi être soumis ? Ce n'est pas uniquement la fatalité que l'on retrouve dans ce couplet, c'est également la possibilité d'être autre chose que ce que la fatalité nous impose ou nous imposerait. La question évoquée est immédiatement complétée par d'autres possibilités (au choix) de la vie. Nous pouvons tous choisir d'être libres comme un oiseau !

Le troisième et dernier couplet traite de la finalité et de ses conséquences où les deux caractères opposés obtiennent ce qu'ils méritent. Ceux qui choisissent de vivre comme un veau – la soumission – méritent l'abattage. Cela contraste fortement avec la vie que l'oiseau s'est choisie. En faisant le choix d'être libre, le personnage ne sera jamais soumis.

À l'heure où le texte fut écrit, les Juifs vivaient dans la Pologne occupée par les nazis, dans des ghettos avec des

(3) Le Yiddish pourrait être considéré comme « l'allemand juif ». La langue vers l'an mille dans la région rhénane parmi les Juifs qui y vivaient dans différentes villes. Ils formaient la communauté juive ashkénaze et vers la fin du Moyen-âge, quand les communautés parlant le yiddish migrèrent vers l'est, le yiddish s'étendit également en Europe de l'Est, dont la Pologne où il se développera davantage. La langue n'appartient pas aux langues sémites, comme c'est le cas pour l'hébreu, bien que le yiddish soit écrit avec des caractères hébreux de droite vers la gauche, mais est bien une langue germanique. Vers la fin du 19^e, début du 20^e siècle, une littérature abondante en yiddish se développe (citons, par exemple, l'écrivain Sjolem Alechem), en Europe de l'Est. Dans les villes polonaises telles que Varsovie, la capitale, près de la moitié des habitants parlaient le yiddish et dans certains « shtetls » (yiddish pour « petites villes »), 100 % de la population parla cette langue. Ce fut le cas dans le village d'Izbica. La Seconde Guerre mondiale vit la fin de la langue et de la culture yiddish en Pologne, après que ces locuteurs eurent été déportés et exterminés. De nos jours, on parle encore le yiddish aux États-Unis, où s'est développé un yiddish de New York propre, en Israël et dans la communauté juive d'Anvers.

APPLICATION PÉDAGOGIQUE

Public cible : 2^e et 3^e degré

Début du cours

Faites lire le texte individuellement par les élèves (ou dans une autre langue pour une approche interdisciplinaire).

Écoutez la chanson en yiddish et/ou dans une autre langue.

[Chercher sur internet : donna donna] Chanson à écouter sur YouTube :

<https://www.youtube.com/watch?v=nZN80LDku2A>

[taper : *Zupfgeigenhansel – Dos kelbl (donna donna)*]

Symbolisation

Quel animal ou objet correspond selon toi le plus à la « liberté » ?

Quel animal ou objet correspond selon toi le plus à la « soumission » ?

Comparer vos réponses (cela peut se faire également en groupe) aux questions suivantes :

« À quel point es-tu libre ? » versus « À quel point voudrais-tu être libre ? » Développer cette question éventuellement avec :

« (...), supposez que vous êtes en situation d'occupation ou pendant une guerre ? »

Thèse : « Ma liberté s'arrête là où commence celle des autres ! »

Est-ce correct selon toi ?

En parler en classe ou écrire un petit texte pour conclure cette leçon.

Quand est-ce que quelqu'un doit passer de la « soumission » à l'« insoumission » ?

Peut-on, selon toi, parler d'une forme ultime de « liberté » ? (qui équivaudrait à : « je suis confronté à une situation à laquelle je dois résister en disant et en faisant ce qui est nécessaire »)

Conseil pour l'enseignant :

Copier la page suivante qui est utilisable directement en classe avec les élèves.

À quel point sommes-nous libre ?

N O M _____
CLASSE _____

Lis le texte de "Donna, donna" en silence,
consulte éventuellement des versions en d'autres langues

Quel est l'animal ou l'objet que tu pourrais le mieux associer avec :

LIBERTÉ

SOUSSION

Compare les deux questions suivantes :

À QUEL POINT SOMMES-NOUS LIBRE ? et À QUEL POINT VOULONS NOUS ÊTRE LIBRE ?

Donne ton opinion sur le dicton suivant :

« MA LIBERTÉ S'ARRÊTE LÀ OÙ CELLE DE L'AUTRE COMMENCE »

Sous quelles conditions pourrais-tu passer de 'soumis' à 'insoumis' ?
Parlez-en ensemble en classe

Remarques de l'enseignant/e

TRACES DE MÉMOIRE

est une publication
trimestrielle de
l'ASBL Mémoire d'Auschwitz



www.auschwitz.be

➔ Passeurs d'images

Deuxième édition d'un ciné-club avec des films qui racontent les histoires des victimes et de leurs bourreaux, des résistants et des survivants

En 2015, l'ASBL Mémoire d'Auschwitz a lancé un tout nouveau projet: un ciné-club de films de fiction avec quatre projections par an. Des projections de films qui racontent les histoires des victimes de guerre, de génocides, de meurtres de masse, les histoires de ces bourreaux qui ont contribué à écrire ces pages sombres de notre histoire, les histoires de ceux qui n'ont pas baissé les bras, qui ont rejoint la résistance et de ceux qui ont survécus les pires horreurs.

C'est le Cinéma AVENTURE en plein centre de Bruxelles qui a bien voulu nous accueillir et qui nous offre une salle professionnelle et chaleureuse. Nous avons vu augmenter le nombre de visiteurs à chaque séance, ce qui nous a motivé pour réitérer l'expérience cette année.

Le thème de 2015 était « La recherche de l'identité de la victime » et nous avons programmé les films suivants :

LORE

de Cate Shortland (2012)

EVERYTHING IS ILLUMINATED

de Liev Schreiber (2005)

PHOENIX

de Christian Petzold (2014)

THE READER

de Stephen Daldry (2008)

Le thème de cette année est « La zone grise. Héros ou criminels ? » Nous avons tous notre propre point de vue sur l'homme et ses actions. Pour l'un on est considéré comme un héros, pour l'autre comme un vulgaire criminel.

Voici les titres que nous avons choisis pour vous pour cette édition 2016 :

IDA

de Pawel Pawlikowski (2013)

SAUL FIA

de László Nemes (2015)

DER STAAT GEGEN FRITZ BAUER

de Lars Kraume (2015)

IM LABYRINTH DES SCHWEIGENS

de Giulio Ricciarelli (2014)

Toutes les projections se déroulent le mardi à 19 h 30 au Cinéma AVENTURE, Rue des Fripiers, Galerie du Centre, pour le prix sympathique de €6.00.

Un des plus grands thèmes du cinéma restera toujours la guerre et les effets de ces guerres sur l'homme.

Aujourd'hui, plus que jamais, l'information prend de la vitesse et demande une distribution rapide et efficace :

l'image a quelque peu pris le relais des écrits et a pour beaucoup de jeunes plus d'impact que les longs textes à lire.

Avez-vous des projets avec votre classe concernant le cinéma? Avez-vous vu des films qui vous semblent intéressants à visionner avec vos élèves ?

Aimeriez-vous des conseils ou des informations sur certains films ? Aimeriez-vous travailler sur le sujet de l'image et de la propagande ?

N'hésitez pas à me contacter pour toutes vos questions concernant la photo, le cinéma et l'image en général.

georges.boschloos@auschwitz.be

Paweł Pawlikowski, réalisateur d'*IDA* : « Dans les années 1960 la Pologne était le pays le plus libéral de l'ensemble du bloc de l'Est »

— Le cinéaste polonais Paweł Pawlikowski, connu pour *La femme du V^e*, *Summer of Love* et *The Last Resort*, tourne pour la première fois dans son pays natal avec *IDA*. Le film est surprenant, tant au niveau du fond que de la forme, et a remporté différents prix, entre autres à Londres, à Toronto, à Varsovie, à Gijon et en 2015 il reçoit l'Oscar pour le meilleur film en langue étrangère. Une discussion sur les Juifs polonais, John Coltrane et les avantages de filmer en numérique.

Est-ce que le scénario est basé sur une histoire vraie ou est-ce une histoire fictive ?

PP : Il y a des tas de récits historiques d'orphelins qui, par la suite, découvrent leur origine juive, mais à ma connaissance il n'y a pas d'histoire connue d'une religieuse. Et comme pour Wanda, la tante d'Ida, on connaît beaucoup de figures de ce type. Beaucoup de Juifs ont fait partie de la résistance contre le régime nazi pendant la Seconde Guerre mondiale. Nombre d'entre eux sont allés à Moscou et en sont revenus fanatiquement communistes. Il y avait alors un grand enthousiasme pour le communisme. L'écrivain tchèque Milan Kundera, par exemple, a d'abord été un marxiste convaincu. C'est seulement après 1956, quand on a connu les atrocités de Staline, que cet enthousiasme est retombé.

Quel rôle joue l'héritage juif en Pologne aujourd'hui ? Y a-t-il un complexe de culpabilité au sujet du traitement des Juifs polonais pendant la guerre ?

PP : Il y a une grande fascination et même de la nostalgie pour la culture juive disparue. Par exemple, de nombreux colloques et expositions sont organisés. Avant la guerre, 3,5 millions de Juifs vivaient en Pologne. La plupart d'entre eux ont péri, mais pas tous. Après la guerre, ils étaient très en vue dans la société. De nombreux poètes,

chanteurs et cinéastes, par exemple, étaient d'origine juive. Mais, outre la culture traditionnelle juive des *shtetls* (villages à prédominance juive avant la Shoah, N.D.L.R.), il y avait également beaucoup de Juifs assimilés vivant en parfaite symbiose avec les autres Polonais. Quelque chose de cet esprit vit encore aujourd'hui dans une certaine forme d'humour, un sens de l'absurde.

Le film se déroule au début des années 1960, comment était alors la vie en Pologne ?

PP : Jusqu'en 1956, il y avait un règne de la terreur, les gens vivaient constamment dans la peur. Les années 1960 ont été l'ère de ce qu'on appelle la « normalisation ». La terreur calmée, la censure était moins sévère et il y a eu une grande libération que les gens ont immédiatement embrassée. Dans les arts, des choses très intéressantes se sont passées. Dans le théâtre, vous aviez des personnages d'avant-garde tels que Kantor et Grotowski, dans le cinéma ils ont abordé des thèmes difficiles, la musique occidentale était à nouveau autorisée. La Pologne a été le pays le plus libéral de l'ensemble du bloc de l'Est.

Pouvez-vous dire quelque chose de plus sur l'aspect musical ? Dans le film, on trouve, à côté de Bach, le jazz de John Coltrane et des chansons pop de l'époque.

PP : À partir de 1958, une véritable ex-

plosion de jazz a eu lieu, avec des tas de concerts et de nouveaux groupes. Une culture jeune est née avec un vif intérêt pour le jazz et le cinéma. Mais ils vivaient toujours dans un régime totalitaire, il fallait donc rejoindre le parti si vous vouliez faire carrière. Mais il y avait chez nous des possibilités qui n'existaient pas ailleurs. En Union soviétique et en Bulgarie, le jazz était toujours interdit dans les années 1960. Dans les revues, vous pouviez découvrir des écrivains occidentaux comme Hemingway. Il y avait même des Russes qui apprenaient le polonais pour être en mesure de lire ces revues. Prenez par exemple le personnage du saxophoniste dans *IDA*, il ressemble à un beatnik d'un film américain. En 1961, Polański a tourné *La lame dans l'eau*, mais il y avait aussi les premiers films de Skolimowski ou le travail d'Andrzej Munk.

Pourquoi avoir opté pour le format presque carré 4/3 ? Cela ressemble à un retour au film muet ?

PP : Parce que c'est comme ça que je me suis souvenu de cette époque. Je voulais délimiter le champ de vision et me concentrer sur un nombre limité d'éléments, donc c'est aussi pour cela que je ne déplace pas la caméra. Le format fonctionne très bien pour les visages, pensez aux films de Ingmar Bergman dans les années 1960. Pour les paysages, cela fonctionne parfois moins bien. D'où les paysages verti-



caux dans le film, avec beaucoup de vues du ciel. C'est un format qui ne séduit pas, le spectateur doit faire plus d'efforts.

Pourquoi en noir et blanc ?

PP : C'est la façon dont les images sont venues à moi pendant l'écriture. Nous avons tourné en numérique, c'était la première fois pour moi. Avec la pellicule, vous avez très peu de contrôle sur le résultat final et de moins en moins de laboratoires développent un film en noir et blanc. Nous avons procédé comme il faut et utilisé une bonne caméra avec une résolution élevée, les meilleures lentilles et filtres de lumière. En postproduction, nous avons juste ajouté un peu de grain.

En raison du sujet, du style ascétique et des gros plans, je me suis souvenu de Carl Theodor Dreyer et de ses films *La Passion de Jeanne d'Arc*, *ORDET* et *Gertrud*. Vous sentez-vous lié à lui ?

PP : J'ai vu ces films il y a longtemps et je les aime aussi, mais cela n'a pas été un processus conscient. À un certain moment, j'ai beaucoup regardé *Bresson* et le *Vivre Sa Vie* de Godard qui se réfère à *La passion de Jeanne d'Arc*. Inconsciemment, ces films m'ont certainement influencé. Mais pendant les préparatifs, je regardais particulièrement 8½ de Fellini, comme une sorte de *comfort food*.

Cela at-il été une bénédiction de commencer votre carrière en tant que réalisateur de documentaires ? Et comment avez-vous évolué vers la fiction ?

PP : Je ne fais pas de documentaires classiques, j'ai toujours essayé de leur donner forme via quelque chose qui me concernait personnellement et je continue à faire des films de la même manière. Je considère mes scénarios comme une étape dans un processus qui, entrant en collision avec la réalité, prend sa forme définitive. J'ai eu la chance d'avoir commencé à travailler à la fin des années 1980 en Angleterre où l'on pouvait encore assez facilement monter un projet. Mais, vers 1995, la BBC a été restructurée en une entreprise classique, ils ont créé des groupes de discussion et vous deviez dès lors rendre compte à quelques bureaucrates idiots. Il n'y avait plus rien

d'amusant. Cela m'a forcé à penser et à puiser en moi-même. J'ai mis quelques idées de scénarios sur papier et c'est comme ça que *The Last Resort* a émergé.

Ce film semble encore avoir une approche documentaire ?

PP : Mais je l'ai complètement inventé à partir de rien ! J'ai toujours eu une aversion pour l'approche journalistique et *The Last Resort* n'était pas du tout conçu comme un film voulant aborder un thème socialement pertinent. Ce qui est étrange, c'est que la réalité apparaît a posteriori de plus en plus dans mon film et, avant de m'en rendre compte, j'ai été invité à toutes les tables rondes traitant des réfugiés. Tout comme je dois maintenant aller parler constamment de l'héritage juif et de la culpabilité polonaise.

Vous sentez-vous proche de cinéastes polonais qui ont déménagé à l'Ouest pour pouvoir continuer à faire des films ? Par exemple Polański, Żuławski, Kieslowski, Holland.

PP : Non, parce que j'ai quitté la Pologne à l'âge de quatorze ans et j'y suis seulement revenu vivre récemment. Ces cinéastes ont une histoire personnelle très différente. Agnieszka Holland, par exemple, a fait trois films en Pologne avant de devoir quitter le pays. Elle est très bonne dans l'approche directe, ce qu'elle veut dire est

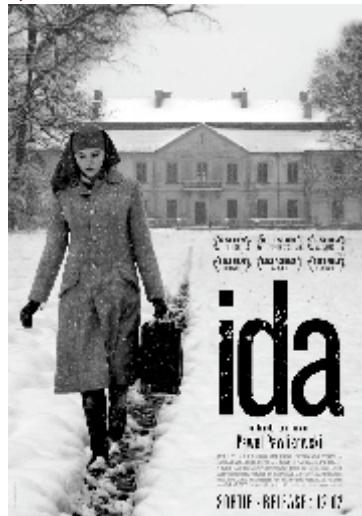
toujours clair et c'est ce qu'ils aiment en Amérique. Kieslowski a fait des choses merveilleuses en Pologne, par exemple ses documentaires et le *Décalogue*, mais ses films français ne me plaisent pas du tout. Il est toujours dangereux de se laisser flatter par les critiques français, vous commencez à croire à vos propres idées ! (rires)

Quelle est la situation de l'industrie cinématographique polonaise ?

PP : Il y a beaucoup de productions et vous pouvez même faire un film pour moins d'un million d'euros. Mais on n'a plus la témérité des années 1950 et 1960, lorsque le cinéma polonais avait sa propre identité et que l'on transgressait des frontières aussi bien sur le contenu que sur la forme. De nos jours, tout le monde joue la sécurité. Les jeunes cinéastes polonais réalisent en série des comédies romantiques ou des films abordant des sujets plus graves, des films qui ne fonctionnent que dans leur propre pays. Ils n'ont plus la verve du passé. ■

Interview: **Gorik de Henau**
ASBL Mémoire d'Auschwitz
Première publication dans
Fimmagie 643 (mars 2014)
Traduction : Emmanuel Verschueren

↓ Affiche du film IDA



© DR

Mardi 22 mars 2016 - 19 h 30

IDA
de Paweł Pawlikowski (2013)

Mardi 24 mai 2016 - 19 h 30

SON OF SAUL
de László Nemes (2015)

Mardi 20 septembre 2016 - 19 h 30

DER STAAT GEGEN FRITZ BAUER
de Lars Kraume (2015)

Mardi 22 novembre 2016 - 19 h 30

IM LABYRINTH DES SCHWEIGENS
de Giulio Ricciarelli (2014)

PROGRAMMATION
PASSEURS D'IMAGES
2016



Le passé nous revient à la vitesse d'un TGV

— L'approche européenne de la crise des réfugiés rappelle les années 1930 selon Herman Van Goethem, historien et candidat-recteur depuis peu à Anvers. « Non, cela ne signifie pas que nous allons vers une nouvelle Shoah. »

« Dire que les musulmans sont misogynes n'a pas de sens. Il y a deux milliards de musulmans dans le monde. Le musulman n'existe pas. Tout comme le Juif n'existe pas », dit Herman Van Goethem (57). L'historien, avocat et cofondateur de Kazerne Dossin – Musée et Centre de Documentation sur l'Holocauste et les Droits de l'Homme à Malines – observe ces derniers temps l'actualité avec un intérêt particulier. « Ce qui me surprend, c'est à quel point nous sommes naïfs. Après les événements de Cologne, tout le monde a dit : "Ces étrangers ont l'air d'avoir un autre point de vue que le nôtre sur les rapports hommes-femmes". Comme si nous ne savions pas cela auparavant. Ces derniers mois, nous avions surtout vu croître la solidarité, aujourd'hui la résistance grandit. »

Est-ce que cela ne déclenche pas une sonnette d'alarme chez vous lorsque vous lisez que des gangs pourchassent les étrangers dans des villes allemandes ?

HVG : « Oui. Et aussi dans l'annonce que le Danemark veut rendre possible la confiscation des biens de valeur des demandeurs d'asile. Les parallèles avec les années 1930 sont sans équivoque. La violence de nos jours a la même structure qu'avant la guerre. Mais tout ne revient pas. Et je ne prétends pas que nous nous dirigeons vers une nouvelle Shoah. En Europe de l'Est, cer-

taines démocraties sont faibles, ce qui n'est pas le cas en Europe de l'Ouest. L'Allemagne a une démocratie très forte. Là où cela devient vraiment dangereux, c'est quand un système politique récupère la violence venant d'en bas. C'est pourquoi la mesure danoise doit nous inquiéter. »

En sommes-nous suffisamment conscients ?

HVG : « Non. Nous sommes des enfants des Lumières qui ont grandi avec l'idée que nous sommes des individus autonomes. Nous nous habillons de la même façon, mangeons les mêmes repas... Cependant, nous ne réalisons pas suffisamment à quel point nos pensées et nos actions sont déterminées par des mécanismes de groupe. »

« C'est l'une des raisons pour lesquelles nous avons créé Kazerne Dossin. Entre 1942 et 1944, 25 491 Juifs et 354 Tziganes ont été déportés de cet endroit. À peine cinq pour cent sont revenus vivants d'Auschwitz. Lorsque nous avons construit ce musée il y a quelques années, nous avons pris la résolution de faire plus que commémorer la souffrance. Nous devons expliquer aux gens comment la violence de masse surgit. »

Comment le faire ?

HVG : « Des forces de groupe potentiellement dangereuses sont présentes dans chaque société. Le football est l'un des rares endroits où les groupes peuvent encore se défouler collectivement. On y voit des batailles ri-

tualisées avec tout ce qui les accompagne, même les couleurs de combat et les chants guerriers. Très occasionnellement, les choses tournent mal. Ensuite, on en arrive à des groupes qui scandent "tous les paysans sont des pédés", comme récemment. Souvent, ce sont des pères de famille respectables. Essayer de comprendre cela à partir de la pensée de notre responsabilité individuelle ne fonctionne pas ; vous ne pouvez expliquer cela que dans un contexte de groupe. »

Des supporters turcs de football ont sifflé pendant la minute de silence pour les attentats de Paris.

HVG : « Cela ne me surprend pas. Il devient de plus en plus difficile de donner un sens précis à de tels messages des médias. Après Paris, il a d'abord semblé qu'il n'y avait pas de déclarations de soutien venant du Moyen-Orient. Mais il y en a pourtant bien eu, seulement elles ont été publiées un jour plus tard dans notre presse. Le rôle des médias de masse est toujours plus grand et son effet de polarisation ne doit pas être sous-estimé. Il devrait y avoir plus de recherches sur cette question. Dans les années 1930, la radio s'est développée. C'est ainsi que la propagande est entrée pour la première fois sous forme orale dans les foyers. Si un attentat avait lieu dans les années 1980, on voyait le lendemain une photo en noir et blanc dans le journal. Aujourd'hui, on a



Herman Van Goethem
Historien, juriste et cofondateur
de la Kazerne Dossin - le musée et
le centre de documentation sur la
Shoah et sur les droits de l'homme
à Malines

l'impression d'y être lorsque cela arrive. »

L'ensemble de la crise des réfugiés est un événement médiatique ?

HVG : « Cela semble cynique, mais dans un sens oui. L'Europe a connu d'autres pics de réfugiés, mais jamais accompagnés par autant d'attention que maintenant. Après la Seconde Guerre mondiale, il y avait douze millions de personnes déplacées en Europe. Au moment de la guerre des Balkans, il y avait deux millions de réfugiés. Certes, en 2015 il y a eu une augmentation significative par rapport à l'année précédente. Et pourtant, je me demande pourquoi cela est actuellement omniprésent dans l'actualité. Qu'est-il arrivé entre 2014 et 2015 ? »

Est-ce que nous réagissons de façon excessive ?

HVG : « Les gens ont l'impression que le monde devient toujours plus insécurisant. En tant que scientifique, je peux vous présenter des chiffres pour prouver que ce n'est pas exact. Mais si les gens le ressentent de cette façon, une telle preuve ne sera pas pertinente. Des réflexes nationalistes surgissent clairement. Tout passe, sauf notre passé qui nous revient à la vitesse d'un TGV. Lorsque la chancelière allemande Angela Merkel prononce les mots "wir schaffen das" [nous (devons) le faire], ils contiennent une part du traumatisme de la Seconde Guerre mondiale et de la pensée de la *Wieder-*

gutmachung [réparation]. En Allemagne, l'extrême droite raciste n'a plus jamais eu l'occasion de resurgir, parce qu'elle a été réprimée. Je soupçonne fort qu'une partie de ces idées extrêmes sont restées vivantes au sein des foyers. Elles reviennent maintenant, trois générations plus tard. »

Les Allemands sont-ils par leur passé plus sensibles aux extrêmes que nous ?

HVG : « Je n'ai pas dit cela. Nous avons accueilli beaucoup moins de réfugiés, donc il y a moins de causes de tension. Chez nous aussi, la solidarité et la violence grandissent côte à côte, mais la violence reste surtout verbale pour le moment. »

Comment pouvons-nous arrêter la polarisation ?

HVG : « Je vois régulièrement des jeunes issus de l'immigration arriver dans le musée avec des préjugés. Jusqu'à ce qu'ils se rendent compte qu'ils ont beaucoup en commun avec les Juifs. La communauté juive dans les années 1920 et 1930 était en grande partie une communauté immigrée qui n'était que partiellement intégrée. Beaucoup pensent que ce sont des gens qui vivaient depuis longtemps en Belgique, professionnellement actifs et bien intégrés. Ce n'était pas le cas. Il s'agissait d'un mélange de migrants économiques et de réfugiés politiques. »

« Nous devons faire attention à ce que nous disons et en même temps ne pas fuir la discussion. Et

éviter toute généralisation. À Kazerne Dossin, nous donnons notamment une formation à des agents de police. Il y a des leçons à tirer de la façon dont la police a collaboré à l'arrestation des Juifs. Ensemble avec les policiers, nous examinons d'abord les PV de l'époque : le langage utilisé, comment les agents se couvraient les uns les autres quand il arrivait quelque chose et ainsi de suite. Au cours de ces formations, les langues se délient et les agents évoquent ce qui se passe mal dans leur unité. Ce type de conversation est très utile. »

La N-VA se voit souvent reprocher d'accentuer la polarisation. Êtes-vous d'accord ?

HVG (évasif) : « Vous n'allez pas me faire tenir des propos polarisants. Un homme politique, tout politicien qui, aujourd'hui, dit que les musulmans ne peuvent pas vivre ensemble avec les Européens doit bien se rendre compte qu'il envoie un message de radicalisation et de polarisation. Que l'islam soit inconciliable avec d'autres cultures n'est d'ailleurs historiquement pas correct. Justement, l'Empire ottoman a été longtemps un empire multiculturel. Lorsque Jules Destrée écrit en 1912 son "Sire, il n'y a pas de Belges", il parlait de Flamands flémards et de Wallons travailleurs. Aujourd'hui, le discours populaire est complètement inversé. La vérité est que de telles généralisations ne correspondent tout simplement pas. Même après Cologne, il faut continuer à dire que le musulman n'est pas misogyne. » ■

Gwen Declerck, Barbara Moens
Première publication : De Tijd
16 janvier 2016
Traduction : Emmanuel Verschuereen

Kazerne Dossin

Vacances VIP pour professeurs du 26.03 au 10.04.2016

Visitez gratuitement *Kazerne Dossin* durant les vacances de Pâques !

En tant que professeur, nous vous invitons à visiter l'exposition permanente de *Kazerne Dossin* avec une personne de votre choix durant les vacances de Pâques. Vous y découvrirez nos offres pédagogiques et aurez la possibilité de suivre une visite guidée. Vous ne partirez pas les mains vides, car nous vous offrons de la documentation plus qu'intéressante. Surtout, n'oubliez pas votre carte de professeur. Une inscription n'est pas nécessaire, sauf dans le cas où vous souhaiteriez suivre une visite guidée. L'inscription se fait via le lien suivant : www.kazernedossin.eu <<https://www.kazernedossin.eu>>

Quand ?

Durant les vacances de Pâques (du 26 mars au 10 avril 2016)

De 9 h à 17 h – fermé le mercredi 6 avril.

Visites guidées : le mardi et le samedi (à 11 h et à 13 h)

Journée spéciale pour les professeurs de l'enseignement primaire, le mercredi 30 mars 2016.

Où ?

Kazerne Dossin - Rue Goswin de Stassart 153 - 2800 Malines.

Plus d'infos : www.kazernedossin.eu <<http://www.kazernedossin.eu>> ou info@kazernedossin.eu <<mailto:info@kazernedossin.eu>>

Offre valable pour les professeurs et une personne de leur choix.

Séminaire à Yad Vashem pour les enseignants du 3 au 13.07.2016

Comme elle le fait depuis 10 ans maintenant, la fondation MERCI propose aux enseignants de la Fédération Wallonie-Bruxelles de participer à un séminaire (en langue française) sur la Shoah à **Yad Vashem** du **3 au 13 juillet 2016**.

Pour plus de renseignements et/ou inscription, contactez-nous au 084/320 882 ou par mail direction@lamerici.be



↑ Salle de projection au nouveau musée Kazerne Dossin

© Kazerne Dossin

POUR UNE PRISE DE CONTACT

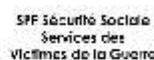
ASBL Mémoire d'Auschwitz -
Fondation Auschwitz
Rue des Tanneurs 65, 1000 Bruxelles

Tél.: 02/5127998
Fax : 02/5125884

info@auschwitz.be
www.auschwitz.be

Directeur de la publication : Henri Goldberg
Rédacteurs en chef : Frédéric Crahay, Johan Puttemans
Secrétaire de rédaction : Georges Boschloos
Comité de rédaction : Eric Lauwers, Marjan Verplancke, Marie-Pierre Labrique, Baudouin Massart
Graphiste : Georges Boschloos
Imprimeur : EVM Print

Publication réalisée grâce au soutien de



Avec le soutien de la Fédération Wallonie-Bruxelles